

L I V R E S / E N Q U Ê T E

# Mendelsohn

## A la recherche des *Disparus*

L'enquête de l'écrivain new-yorkais sur son grand-oncle Shmiel et sa famille, « tués par les nazis », est l'un des événements de la rentrée littéraire. Son récit emprunte les chemins des épopées d'Homère, sa langue évoque celle de Proust. Exceptionnel.

● FRANÇOIS BUSNEL



« L'oncle Shmiel » (Samuel Jäger), dans les années 1930, à Stry, en Pologne.

**U**n livre éblouissant. Voilà. L'essentiel est dit. *Les Disparus*, de Daniel Mendelsohn, est un chef-d'œuvre qui bouscule toutes les règles établies, tous les codes, mais aussi tous les sens. C'est LE livre de la rentrée littéraire. Peut-être même LE livre de l'année. Et il est l'œuvre d'un parfait inconnu.

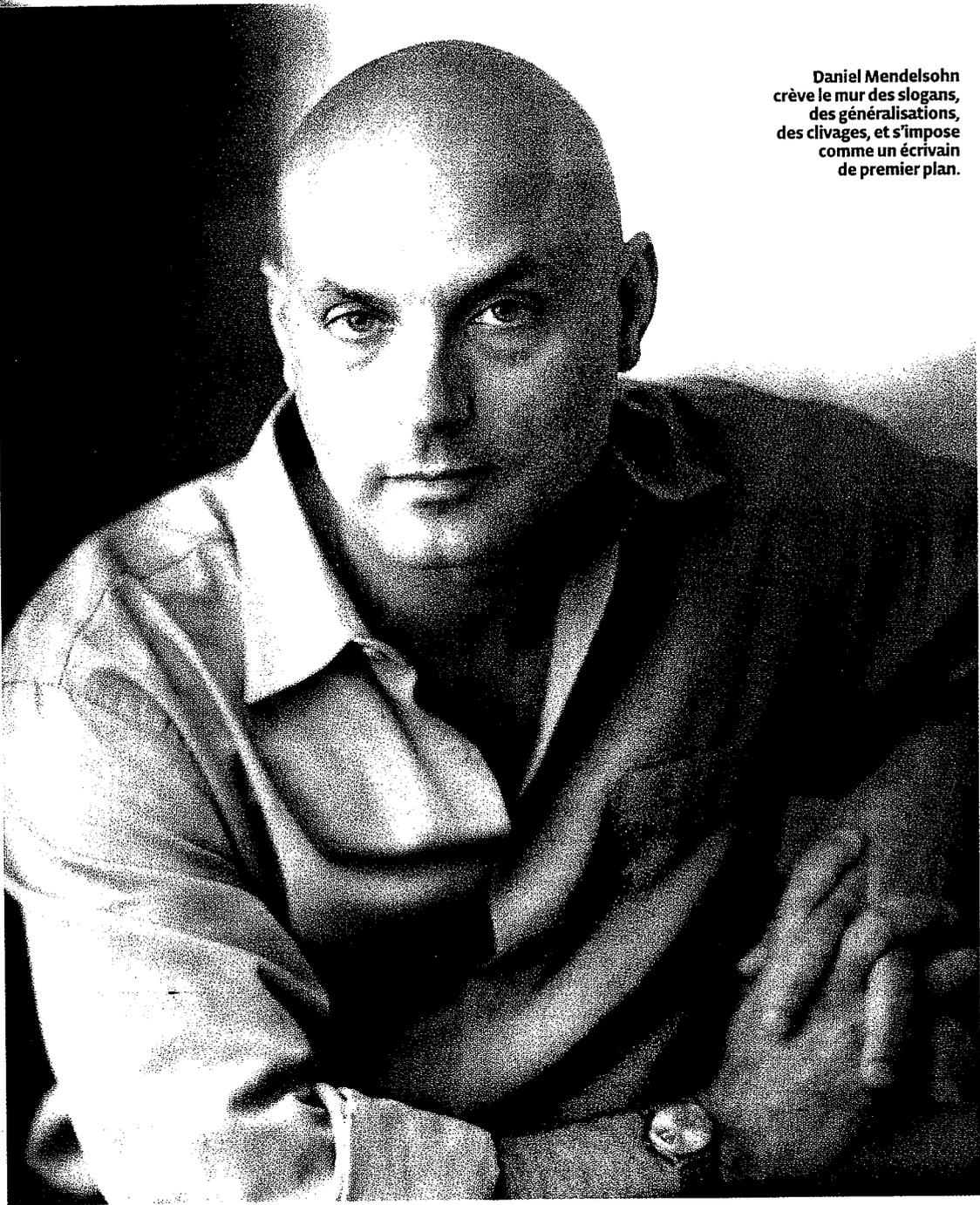
J'exagère ? Eh bien, allez-y, entrez dans une librairie dès que vous aurez lu ces lignes, ouvrez *Les Disparus*, commencez à lire, laissez-vous porter par le style (la traduction de Pierre Guglielmina est une prouesse), entrez dans la danse, embarquez sur cette nef des fous... si vous n'êtes pas conquis, je vous le rembourse (1) !

Qu'est-ce que *Les Disparus* ? Une enquête journalistique et historique de premier plan, mais aussi une autofiction, une épopée lyrique, une exégèse (cocasse) des récits bibliques, un commentaire (fulgurant) des mythologies grecques, une réflexion (épatante) sur

le Mal, un périple (initiatique) au cœur d'un monde aujourd'hui disparu, mais dont le souvenir est indélébile. Qui est Daniel Mendelsohn, l'auteur ? Un journaliste américain né en 1960 à Long Island, juif non pratiquant (« Elevé avec peu de religion mais beaucoup de judaïté », précisez-t-il), new-yorkais pur jus (comprenez : cynique, caustique, comique, névrosé, stressé, intelligent, délicat, curieux et impossible à décourager), vaguement journaliste (il écrit pour la prestigieuse mais confidentielle *New York Review of Books*), un peu enseignant (il est spécialiste des littératures classiques européennes), auteur d'un premier livre sur le milieu gay qui, pour être très sérieux, ne l'avait pas vraiment propulsé sur le devant de la scène. Avec *Les Disparus*, il s'impose comme un écrivain de tout premier plan.

Au commencement était l'étonnement. L'étonnement d'un enfant devant le torrent de larmes de vieux parents qu'il ne voyait qu'une ou deux fois par an. Ces jours-là, les oncles,

Daniel Mendelsohn  
crève le mur des slogans,  
des généralisations,  
des clivages, et s'impose  
comme un écrivain  
de premier plan.



tantes, grands-pères et autres vénérables aïeux de Daniel Mendelsohn fondaient en larmes dès qu'il paraissait. L'enfant de 7 ans, alors, ne ressentait ni gêne ni fierté. Juste l'étonnement qui, lorsqu'il vous a étreint une fois, une seule, vous plonge dans cet état excitant et troublant : l'intranquillité. Pourquoi ces vieux juifs de Miami aux joues qui piquent et aux parfums écœurants, si gais l'instant précédent, se mettaient-ils à sangloter devant un gamin ? Parce que le jeune Daniel ressemblait comme deux gouttes d'eau à un fantôme, « l'oncle Shmiel ». De cet homme, il ne restait rien. Il avait disparu. « Tué par les na-

zis », a-t-on fini par lâcher à l'enfant qui interrogeait les anciens. « Tué par les nazis » : la seule information qui subsiste, soixante ans après les faits. De Shmiel et de ses filles, la famille Mendelsohn-Jäger ne sait plus rien.

A l'âge de 13 ans, Daniel Mendelsohn fait sa bar-mitsva. Pour complaire à une partie des siens plus que par conviction religieuse – son père, féru d'histoire et « totalement athée », lui a inoculé le virus du doute. Mais, ce jour-là, il ressent le besoin de savoir qui était cet « oncle Shmiel », le frère de son grand-père, mystérieusement disparu. Au début des années 2000, Daniel Mendelsohn se lance en-

fin dans la longue quête sur ses origines qu'il prémédite depuis l'adolescence. Il veut savoir : qu'est-il arrivé à Shmiel, à sa femme, Ester, et à leurs quatre filles ? « Tués par les nazis » est une expression vide de sens, si l'on veut bien s'y arrêter deux minutes. Quand ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ? Lentement, le puzzle se recompose. De ce Shmiel, on découvre qu'il vint aux Etats-Unis en 1913 mais, ne parvenant pas à faire fortune, décida de repartir au pays. Mal lui en prit ! Alors que toute sa famille avait fui Bolechow pour le Nouveau Monde ou la Palestine, Shmiel était resté. Dans les lettres qu'il envoyait, en 1939, ●●●

●●● à son frère devenu new-yorkais, tout montre qu'il savait quel chaos, bientôt, l'engloutirait. Il le supplie de l'aider à quitter Bolechow. En vain. Son frère (le grand-père de Daniel Mendelsohn) n'a pas les moyens de le faire venir en Amérique. Cette impuissance datera la culpabilité qui, pendant soixante ans,



Shmiel, sa femme, Ester, son beau-frère Bruno, et ses filles, Bronia, Ruchele, Leah et Frydka.

rongera les survivants du clan.

Il est d'usage, dans les enquêtes de cette nature, d'exposer au lecteur les résultats obtenus. Mendelsohn, lui, raconte minutieusement les à-côtés : les doutes, les faux pas, les aléas, les ressaisissements inespérés, les coïncidences invraisemblables. Il nous promène, à la recherche des témoignages de survivants, de Sydney à Stockholm, de Miami à Bolechow – ce village d'Ukraine où l'oncle Shmiel vécut, se terra, fut dénoncé et fusillé. Il digresse. Et ce sont ces digressions qui rendent passionnant l'ouvrage, lui donnent sa dimension littéraire. Daniel Mendelsohn le montre : la recherche est bien plus importante que le but ; le chemin compte plus que l'aboutissement. Mendelsohn raconte que, enfant, les légendes juives le désespéraient, l'agaçaient et l'ennuyaient (« Un peuple de perdants ») parce qu'elles étaient racontées de façon linéaire (un début, un milieu, une fin), tandis que les mythes grecs, les épopées d'Homère ou d'Hérodote se moquaient de ces procédés, opéraient par vastes boucles, « de telle sorte que chaque incident, chaque personnage [...] avait droit à sa mini-histoire, à une histoire à l'intérieur de l'histoire, un récit à l'intérieur du récit, de telle sorte que l'histoire ne se déployait pas [...] comme des dominos, une chose se produisant après une autre, mais plutôt comme des boîtes chinoises ou des poupées russes, chaque événement en contenant un autre, qui à son tour en contenait un autre, et ainsi de suite ».

Voilà ce que sont *Les Disparus* : une enquête qui comporte une histoire qui contient une exégèse qui recèle

une interprétation qui impose une dissertation qui justifie une anecdote qui s'appuie sur un témoignage... Le procédé rappelle Homère, certes, mais la langue – superbe – évoque Proust. *A la recherche du temps perdu* n'est jamais loin. Mendelsohn doit sans doute beaucoup, également, à ce génie foudroyé que fut l'Allemand W. G. Sebald – pour la mélancolie.

### Il montre que le Mal n'est pas l'apanage des méchants

Le grand mérite des *Disparus* est de déranger. Par ses digressions incessantes que sublime un style, par sa volonté d'enquêter sans juger, Mendelsohn crève le mur des slogans, des généralisations et des clivages – bref, de tous ces outils d'une pensée moderne incapable de rétro-réflexion – pour rétablir les noms, les paroles, les visages. Les siens ne sont pas morts, ils ont disparu : la nuance est de taille ! Faire disparaître les morts, c'est d'abord théoriser sur leur mort, la revêtir d'un slogan (« Tués par les nazis ») qui désincarne, qui rend introuvable toute identité. Mendelsohn regarde l'histoire des siens avec empathie, mais ne cède jamais à la gémflexion. Certains le lui reprocheront, n'en doutons pas. Il a écrit un récit laïque sur l'Holocauste, qu'il éclaire par de fascinantes réflexions sur le Déluge, le duel de Caïn et d'Abel, la destruction de Sodome et Gomorhe, le sacrifice d'Isaac...

Soyons francs : il existe des centaines de livres sur la Shoah et l'histoire d'un type qui veut savoir comment le frère de son grand-père est mort a déjà été racontée des milliers de fois.

Mais jamais comme ça. C'est ce qui compte ! C'est ce qui fait de ce livre une exception. Ce travail de détective est thérapeutique. Irrité par les pages manquantes de son histoire personnelle, un juif sans religion a remué les cinq continents pour dessiner un visage au destin. Il n'en tire aucune morale, nulle

spiritualité. Mais le parcours qui le conduit vers ses racines, tel qu'il est raconté, permet de briser les murs de silence et de bêtise, de superficialité et de contresens qu'une modernité arrogante a érigés. Fait rare : Elie Wiesel, qui fut déporté à Auschwitz et n'a guère l'habitude d'encenser les livres écrits par qui n'a pas vécu la Shoah (que l'on se souvienne de ses diatribes contre William Styron, lorsque ce dernier publia *Le Choix de Sophie*), prit la plume, lors de la sortie des *Disparus* aux Etats-Unis, pour saluer « un récit remarquable ». C'est que Mendelsohn ne pérore pas. Il montre que le Mal n'est pas l'apanage des méchants. Que les assassins ne sont pas, comme dans *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell, déjà des assassins (incestueux et/ou homosexuels refoulés, affublés de tous les clichés de la décadence morale), mais de gentils voisins qui vont à l'église le dimanche et adorent leurs enfants.

Ce livre est salutaire : il lutte contre la tendance (venue des Etats-Unis, mais largement relayée en France) qui consiste à enfermer l'indicible dans des récits nets et rassurants. En intitulant son livre *Les Disparus* et non *Les Retrouvés*, Daniel Mendelsohn prévient : le lecteur ne sortira pas indemne de cette confrontation avec la vérité. Tant pis pour nos psys, qui nous tannent avec leur exigence de cicatrisation : voici un ouvrage grec, c'est-à-dire résolument tragique. Jusque dans la beauté des phrases. ● F. B. *Les Disparus*, par Daniel Mendelsohn. Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Guglielmina. Flammarion, 652 p., 26 €.

(1) Copyright Bernard Pivot, à qui j'emprunte la formule.